

L'IGNARE INTERNET

Chercher un spécialiste pour lui poser une question est vieux jeu, mais parfois préférable à Internet. Exemples.

Le mot « probabilité », pourtant peu juridique, figure dans un arrêté ministériel de 2005 sur les risques industriels. Si l'on demande à Internet : « Quand le mot "probabilité" est-il apparu dans une loi ? », ses réponses portent sur les lois de probabilité ! Lui faire entendre qu'il ne s'agit pas de cela est une gageure.

Un colloque explorait le thème « Être de son temps ». Pareille formule aurait-elle pu prendre sens chez les Égyptiens de l'Antiquité ou les Mayas précolombiens ? Seul un spécialiste a l'intuition, forgée par une vie passée à étudier ces peuples, permettant, à partir de ce qu'on sait, d'entrevoir une réponse.



Consulté sur cet autre thème de colloque : « Qu'est-ce qu'on ne sait pas ? », Internet donne une liste de ce qu'on sait ne pas savoir. Seulement, savoir qu'on ne sait pas, c'est savoir. Or la radicalité des changements de perspective imposés par les révolutions conceptuelles en atteste : les réalités qui nous échappent abondent. Époque après époque, nous ressemblons à l'homme qui cherche ses clés sous le réverbère parce que c'est le seul endroit où il voit. Nombre de nos ignorances n'affectent personne, car nous ne les percevons même pas. Ce dont on ne sait pas qu'on ne le sait pas – cette subtilité nargue l'érudition d'Internet.

Dernier exemple. Avoir une interrogation philosophique sur leur discipline est,

m'a-t-on dit, une tradition plus établie chez les physiciens et les biologistes que chez les mathématiciens. Est-ce vrai ? Si oui, pourquoi ? À supposer qu'une idée là-dessus soit enfouie dans ses trésors, comment expliquer à Internet que je voudrais qu'il aille la chercher ?

Selon la vieille boutade, Internet sait tout, mais il ne sait que cela. Il est imbattable quant au précis – que ce précis soit exact ou faux ! Mais la cervelle humaine se nourrit aussi du vague, de l'intuitif, du spéculatif. Et elle les manie mieux qu'Internet.

ASSERTIONS PROVERBIALES

L'homme est un animal politique (Aristote), le monde est écrit en langage mathématique (Galilée), la guerre est la continuation de la politique par d'autres moyens (Clausewitz), l'existence d'une nation est un plébiscite de tous les jours (Renan), la démocratie est le pire des régimes à l'exception de tous les autres (Churchill), la science ne pense pas (Heidegger)...

Ces assertions ont en commun d'être citées souvent, presque comme des proverbes. Seulement, les proverbes sont des constats venus du fond des temps, dont les leçons de vie sont communes à tous les hommes. Rien d'étonnant ni de fâcheux à ce qu'on les répète beaucoup et qu'on ne les rediscute guère. Au contraire, les phrases ci-dessus sont savantes – donc moins générales et moins durables. Leurs prémisses expriment parfois des positions polémiques ou des *a priori* inconscients, dépendent de circonstances historiques, résultent de théorisations toujours à réévaluer. Que ces conclusions de raisonnements soient



devenues abruptes comme des vérités définitives est mauvais signe : auraient-elles cessé de faire réfléchir ?

DÉLICAT PRÉSENT DE NARRATION

Voir un accident est plus stressant qu'arriver sur les lieux juste après. Si l'accident qui vient de se produire est grave, il bouleverse. Mais il est passé. Il ne recèle plus en lui la menace du futur. Alors qu'on ne sait pas quelle gravité atteindra l'accident auquel on assiste.



Conséquence. Que les philosophes, les scientifiques – et les chroniqueurs – s'expriment au présent ne pose pas de problème : leurs écrits ne sont pas soumis à la temporalité d'une succession d'événements singuliers. Par exemple, le présent utilisé pour rendre compte d'une expérience se justifie parce que celle-ci n'appartient pas au passé, mais relève de l'éternel retour. Chaque fois qu'on la fait, on obtient – en principe – le même résultat.

Pour les romanciers, la question est plus délicate. Le présent comme temps de la narration accentue la tension. À chaque instant pourrait surgir une péripétie mettant fin à toute vie, donc à toute possibilité de narration. Le roman serait stoppé en pleine action ! Une histoire narrée au passé ne se déroule pas sous cette menace : puisque quelqu'un la raconte, c'est qu'elle n'a pas tué tous ceux qui en ont été acteurs ou témoins. Le présent dans un roman est réservé aux auteurs capables de ne pas donner l'impression que ce temps leur sert de procédé pour dramatiser une histoire qui, narrée au passé, éveillerait peu l'intérêt.